

## Lecture de 「悪魔の退屈」 de Sakaguchi Ango

Bruno Dubois

Dans plusieurs de ses nouvelles publiées après la guerre, Sakaguchi Ango a narré divers épisodes de sa vie, notamment de sa jeunesse passée à Niigata et de ses années d'insouciance, vécues tant à Tôkyô qu'à Kyôto, et dans quelques villes de province. Nous nous intéresserons tout particulièrement dans cet article à un écrit intitulé 「悪魔の退屈」<sup>1</sup>, dans lequel il raconte un épisode de sa vie décousue, lors des années de guerre. Ses diverses réflexions et points de vue permettent aux lecteurs d'avoir un aperçu différent de l'ordinaire au sujet de ces effroyables années vécues par le Japon, lorsque l'archipel japonais lui-même, jusqu'alors épargné, devenait la proie des bombardements américains et que les armées nippones subissaient leurs premiers grands revers militaires qui s'accompagnaient de pertes humaines innombrables. Sakaguchi, malgré un contexte socio-politique plutôt sombre, préserve une attitude mentale particulière qui sort quelque peu de l'ordinaire, une extrême nonchalance, un laisser-aller du genre « adienne que pourra », qui dénotent d'avec l'ensemble de ses contemporains exposés comme lui aux graves événements qui marquent ces années devenues de plus en plus tragiques. Ainsi, dans 「くうたら戦記」<sup>2</sup>, par une belle journée ensoleillée du début de l'hiver dont l'auteur ne pourra oublier la lumière, est-il question de l'annonce radiodiffusée de l'attaque de Pearl Harbour, nouvelle qui lui paraît tout d'abord incroyable mais qui ne trouble point le déroulement de sa paisible journée marquée par l'insouciance. Il se forge cependant à ce moment une opinion au sujet de l'avenir du Japon et de ses armées. « Mais en réalité, à dire les choses franchement, dès le début je n'avais jamais imaginé que le Japon gagnerait la guerre. Le Japon va perdre, non, il va dépérir. Et, tout en même temps que la nation, je vais mourir, moi aussi. Je m'y résignai. C'est la raison pour laquelle je demeurai foncièrement optimiste. Il y avait peu de gens comme moi, à la résignation facile, optimiste, digne de confiance ». Il est évident que, comme ces phrases ont été écrites une fois la guerre terminée, il faut les considérer avec une certaine prudence. Dans le récit dont il est question dans cet article, 「悪魔の退屈」, quelques années ont déjà passé et le Japon, enlisé dans la guerre, puise parmi les hommes valides de sa population pour soutenir les catastrophiques combats qui livrent à la mort des milliers de victimes. L'auteur, qui réitère à plusieurs reprises dans ses divers écrits qu'il vécut la période de la guerre dans une totale nonchalance, menant comme il le narre une vie de bon à rien, « je ne pense pas qu'il y ait eu d'hommes aussi j'en-foutiste que moi durant la guerre », dépensa environ six mois de son temps, dans des conditions que nous pouvons juger supportables, à un « emploi » dans une société de cinéma, ce qui, malgré les différentes difficultés et les tourments qu'il rencontrera, était certes moins dangereux que de devoir vivre sous l'uniforme et affronter les forces ennemies dans des combats meurtriers. Ango, qui, en tant que spectateur, appréciait le

septième art, notamment dans ses dernières années<sup>3</sup>, lorsque marié et père de famille il cherchait à mener une vie plus saine que par le passé, nous narre les problèmes liés à sa fonction<sup>4</sup>. Il est évident qu'à cette époque les jeunes gens de sa génération, les plus âgés également, connaissaient un sort beaucoup plus insupportable, mais déjà la mort rôdait partout. À l'heure où il se retrouva employé dans de bonnes conditions, apparemment, la guerre, jusqu'alors encore lointaine, s'était rapprochée de l'archipel, suite à l'avancée dans le Pacifique de l'armée américaine. Tôkyô et ses faubourgs étaient devenus une des cibles privilégiées et les bombardements virulents et dévastateurs se faisaient presque quotidiens, semant la mort dans la population civile. Mourir lui faisait certes peur mais Sakaguchi Ango ne répugnait pas à s'exposer inutilement au danger, comme nous le verrons dans la suite de notre travail à la lecture d'extraits tirés de「悪魔の退屈」, (*L'Ennui du diable, ou un diable qui s'ennuie*), tout ceci pour satisfaire sa curiosité<sup>5</sup>. Ango nous fait part de son attitude face aux événements :

*« De ce fait cela implique que je me résignai simplement à périr tout en même temps que la patrie et que, jusqu'à ma mort, je pensais boire du saké et jouer au go. Je n'avais aucun projet. Ainsi donc, je ne détestais pas périr avec tout le monde, en premier lieu je ne maudissais aucunement la guerre, mais ce qui m'effrayait le plus, ce n'était pas de partir sur le front ni encore de mourir, non, c'était d'être obligé de devenir soldat. Ce que je craignais par-dessus tout, c'était d'être commandé par un officier dépourvu de bon sens, ressemblant à un petit moine, et d'être frappé. »<sup>6</sup>*

Même s'il reçut en définitive le papier abhorré, ce fut très tard, au moment où la guerre allait prendre fin, une chance pour lui, car il put éviter ainsi la conscription, « La nuit précédant le jour où me parvint le papier rouge<sup>7</sup> .... Le quartier où j'habitais avait été transformé en un champ de cendres. » Ango, qui vivait à Tôkyô, fut toutefois, quelque mois auparavant, convoqué à une réquisition de travailleurs. Quand il se rendit aux bureaux où l'on validait ou bien encore refusait l'incorporation des nouvelles recrues pour les envoyer travailler en usine suivant leurs aptitudes physiques, il fut refusé en raison de son comportement jugé suspect. En effet, à la différence des autres hommes qui, apeurés, cherchaient à être déchargés de toute obligation, en essayant de se faire passer pour inaptés, lui ne faisait montre d'aucune tentative pour essayer de se soustraire à la pénibilité du service obligatoire, le travail en usine n'étant certes pas une partie de plaisir, et il fut donc considéré comme étant un individu louche susceptible de créer des complications et de semer le désordre :

*« Toutefois, plutôt que de penser que j'étais un incapable, il semblerait que les fonctionnaires se soient imaginés que je serais un type nuisible pour les autres ouvriers. Les écrivains ont la réputation toute faite d'être des bons à rien qui se lèvent tard dans la matinée, se couchent tard la nuit, ne se soumettent à aucune règle, et je m'imagine que c'est ce qu'ils craignaient. Suivant le destin de la Providence je me serais rendu à n'importe à quelle usine mais, comme vous l'imaginez, étais-je capable de travailler ou non, je me disais moi-même que*

*je l'ignorais. Comme je me soumettais à ma destinée et ne manifestais aucunement l'impression de vouloir résister, cela a dû leur sembler plutôt inquiétant. »*

Sans donner de précisions sur les circonstances de l'obtention d'un tel emploi, Ango en vint donc à travailler pour la société Nihei en qualité d'auteur de scénarii :

*« Je fus cependant, temporairement, employé dans une compagnie de cinéma. [ ... ] Je me rendais aux bureaux une fois par semaine, je me faisais montrer les films d'actualités de la semaine et les choses qui semblaient intéressantes, puis ensuite je rencontrais l'administrateur et discutais avec lui à peu près un quart d'heure. C'était tout. Entre-temps l'administrateur, qui considérait ma visite comme importune, me fit comprendre par son attitude comme quoi il ne m'était pas nécessaire de venir. De mon côté cela me convenait fort bien et, en définitive, je ne me rendais à la Société uniquement une fois par mois afin d'y toucher mon salaire. J'écrivis tout de même trois scénarii mais aucun d'entre eux ne vit le jour. »*

Puis l'administrateur, qui fut d'ailleurs inquiet par les nouvelles autorités une fois terminée la guerre, lassé de ne donner à Ango que de menus travaux, vite expédiés et qui, suivant l'auteur, voulait éviter de le rencontrer, lui soumet un scénario beaucoup plus complexe. « Il semblait éprouver de la compassion à mon égard. Du fait qu'il est facile d'écrire un court scénario en peu de temps, il devait juger ennuyeux d'avoir à me demander tout le temps. » Il s'agit pour lui d'écrire un scénario relatif à un sujet concernant la Chine, au moment où cet immense pays, alors encore sous la terrifiante domination japonaise, ne resterait plus longtemps sous son joug :

*« Le troisième, intitulé « Le Fleuve Jaune », était vraiment quelque chose d'insensé, car lorsque on m'a demandé de l'écrire nous étions à la fin de Shōwa dix-neuf, à une époque où déjà il était évident que le Japon allait perdre la guerre. Bien que j'eusse conscience qu'il était devenu impossible de se déplacer en Chine aux abords du fleuve Jaune en prenant son temps et tout en portant avec une caméra, on m'ordonnait d'écrire le scénario d'un tel film ! »*

L'inanité du travail qui lui est imposé devient vite une charge astreignante pour Ango qui ne se faisait pas d'illusions en ce qui concernait la suite des événements. Ce scénario impossible n'avait aucune chance d'être réalisé en film, ce projet sur le fleuve Jaune était pour lui une absurdité vu la situation déplorable du Japon qui connaissait de plus en plus des revers militaires et n'avait aucune chance de gagner cette guerre qui s'éternisait et dont il était le responsable. Le sort du pays lui semblait déjà joué :

*« C'était un travail qui n'avait nulle chance d'aboutir, par conséquent une chose dénuée de sens, cela m'était impossible. Mais comme l'intérêt de l'administrateur était principalement de pure forme ma position à l'intérieur de l'entreprise était d'autant plus intenable. Du fait que je touchais un salaire je me disais que je devais l'écrire mais, en raison de cette obligation, il m'était impossible d'accomplir cette tâche complètement vaine. La moitié de mon salaire me*

*servait à payer les ouvrages relatifs au fleuve Jaune, alors faites-moi grâce, me répétais-je au fond de moi-même, en me consolant de ma négligence. »*

Le texte apporte peu de précisions au sujet du contenu du documentaire envisagé ainsi que les raisons pour lesquelles il doit être réalisé : « L'armée japonaise y avait entrepris d'énormes travaux, tel était le thème du film, mais moi je n'étais aucunement concerné avec cet aspect-là. » Il s'agissait de la première partie, et c'était bien évidemment de la propagande pour l'armée nipponne. Ango explique que « ce qu'on me chargeait de faire, moi, c'était la deuxième partie du film, d'écrire un scénario en vue de la réalisation d'un documentaire à portée culturelle, historique et géographique, démontrant comme quoi le fleuve Jaune était doté de monstrueuses caractéristiques fort particulières. » Il lui est nécessaire de réunir un certain nombre d'information sur ce fleuve qu'il ne connaît pas afin de réaliser un travail sérieux. Dans ses recherches, il procède tout comme lorsque, quelques années plus tôt, fuyant la capitale suite à une liaison amoureuse qui le blessa cruellement, il s'enfuit à Kyôto et s'impliqua alors corps et âme dans le jeu du go. Il vivait en effet dans une chambre louée dans un restaurant minable qui possédait une salle de go<sup>8</sup>. L'auteur, devenu responsable de la salle, s'était alors mis éperdument à la recherche, chez tous les bouquinistes de Kyôto, d'ouvrages relatifs à ce jeu, dont il était devenu un furieux passionné<sup>9</sup>. Il consacre de même une grande partie de son temps, ainsi que son argent, à l'achat de documents en vue d'écrire ce scénario qui lui est semblable à une épine dans le pied :

*« Il s'agissait d'un travail qui, n'ayant aucune chance d'aboutir, était par conséquent quelque chose dénuée de sens. C'était déraisonnable. Je me le répétais de plus en plus sans cesse. S'agissant d'un roman, cela avait encore peut-être la chance d'être publié dix ans ou vingt ans après la défaite, cette chose était encore possible, même après ma mort, mais un film de ce genre sur la Chine, c'était vraiment dénué de toute signification, c'était sans queue ni tête, ce n'était sans plus, tout en même temps que la défaite, de la mousse qui allait disparaître en s'écoulant dans l'éternité. Me demander de faire de la mousse avec de l'eau, c'était impossible. Toutefois c'était passionnant de lire des ouvrages sur ce fleuve. Presque tous les jours je me rendais jusqu'à Kanda, Hongyo, Waseda, ainsi que dans d'autres lieux, je faisais la tournée des bouquinistes à la recherche de livres et, en dehors des ouvrages précis relatifs à ce sujet, j'ai lu beaucoup de livres sur la Chine, à en lire trop, à en attraper une indigestion, tout cela afin de pouvoir écrire un scénario que je n'avais nullement envie d'écrire. À Iyujima on se battait à mort, Okinawa était tombé, et lorsque je rencontrais l'administrateur à peu près une fois tous les deux mois, « c'est bientôt le moment d'écrire », me poussait-il, mais en premier lieu il s'inquiétait uniquement de la direction, car il se rendait fort bien compte que le tournage du film était devenu impossible. »*

Malgré l'image de « bon à rien », de fainéant qui lui colle à la peau, ne le répète-t-il pas lui-même avec une sorte de satisfaction, Sakaguchi Ango était d'une manière générale, lorsqu'il s'agit d'un travail d'écriture, de recherches, une personne sérieuse. Ainsi, pour réunir des

informations, il rencontra également des universitaires spécialistes de la Chine mais, n'ayant lui-même aucune connaissance de la langue chinoise, les documents qu'on lui conseille ne lui seront d'aucun secours. Se sentant dans l'obligation morale, vu qu'il touche un salaire, de devoir rendre un travail pour lequel il est payé, tout en en ressentant l'inanité, il s'agite en tous sens, ce qui n'est pas sans étonner ses connaissances :

*« Mes amis étaient abasourdis. « De toute façon, tout cela ne va-t-il pas périr par le feu ? » me disaient-ils, mais moi, qui suis du genre à ne pouvoir m'empêcher de dépenser, du fait que je ne pouvais boire de l'alcool, ni m'amuser avec des femmes, et qu'en dehors de la lecture, je ne pouvais rien faire d'autre, alors, faute de mieux, je me plongeais dans les livres. Mais, de quelque intensité qu'aient pu être les bombardements, je ne suis jamais sorti en emportant des livres avec moi. Je prenais uniquement les affaires qui m'avait été confiées. »*

L'auteur va ainsi rendre visite à quelques-uns de ses amis dont plusieurs deviendront par la suite des auteurs et critiques qui auront de l'importance dans le monde de la critique littéraire d'après-guerre. Certains d'entre eux sont obligés de travailler, contre leur gré, dans des usines sises dans la banlieue de Tôkyô. De ce fait ils étaient susceptibles d'être des victimes potentielles lors des bombardements américains journaliers qui visaient bien évidemment en premier les complexes militaires et industriels stratégiques. La mort rôdait donc autour d'eux.

*« Cependant je n'avais pas d'espoir au sujet de l'avenir. Pour échapper à la conscription plusieurs de mes amis travaillaient à Asabu [ … ] Je m'y rendais de temps en temps et j'ai eu l'occasion d'y échanger des salutations avec Arai Masako. Lui avait la certitude de “pouvoir survivre” et, le moment venu, d'essayer de mettre en œuvre tous les efforts possibles afin d'y parvenir. Il m'a donné de la force. Hirano Ken ne faisait pas montre d'une telle énergie mais lui aussi pensait la même chose. Sasaki Ken.ichi également, mais tout n'allait pas conformément à ses projets. Très vite il s'est enfui avec une femme dans un onsen situé au fin fond de la montagne. Dans un certain sens cela signifie que, par conséquent, les gens liés à la revue Littérature moderne avaient à ce moment-là la volonté de survivre, ils pensaient au présent, rien que les préparatifs représentaient déjà un gros travail, mais une réelle énergie vitale leur manquait, et cela n'a pas marché suivant leurs projets. [ … ] Quand, brusquement plusieurs milliers de personnes se trouvèrent dans l'obligation de fuir Usuda, l'on mit en vente des armoires à vingt yens. Arai, qui en avait entendu parler par moi, s'y était aussitôt précipité. Il avait la tête de quelqu'un qui avait acheté une armoire. C'est à dire que lui, qui avait la certitude de pouvoir survivre, se démenait et son nez remuait tout comme celui d'un sanglier. »*

L'auteur nous présente les aléas auxquels font face ses amis à l'encontre de la noirceur du quotidien et leur façon d'envisager l'avenir malgré l'épée de Damoclès pendue au-dessus de leurs têtes. Ango, beaucoup plus nonchalant, est dénué de tout esprit combatif :

*« Moi, j'étais complètement dépourvu de ce souffle nasal. Je n'avais pas cette clairvoyance pour regarder au loin et, de manière innée, j'étais du genre à ne pouvoir planifier des projets*

*pour l'avenir. En réalité, j'étais un type dont l'objectif était de s'amuser suivant le principe que, si c'est difficile et que cela ne passe pas, je n'insiste pas. J'avais ainsi continué à vivre dans l'insouciance. Dans le cas de Sasaki et d'Arai, qui, en tant que condamnés politiques, avaient été contraints par la police de séjourner en prison d'où ils venaient juste de sortir, c'était normal qu'ils aient eu le violent désir de créer leur propre monde et de vouloir y survivre. Arai, plein d'une immense confiance, s'écriait, « même si je dois m'agripper des dents à un rocher, et devrais-je accomplir les choses les plus déshonorantes, je te montrerais qu'à tous les coups je survivrais. Arai, lui, ne disait jamais rien, mais depuis les bombardements c'était étonnant de voir l'énergie particulière qu'il manifestait. L'on aurait dit un animal qui aboie à l'encontre des bombardements, mais il ne donnait pas le sentiment d'être un animal féroce fort menaçant. Moi, lorsque j'observais les bombardements, il me semblait que j'étais tel un animal pourvu d'un poison mortel. »*

L'avenir préoccupe l'esprit de ses connaissances. Certains, plus ou moins confiants en leur bonne étoile, ne perdent pas l'espoir de pouvoir survivre aux bombes qui tuent nombre de civils restés dans les grands centres urbains. Les discussions vont bon train.

*« En tout cas, à partir de cette époque, ils discourent entre eux du Japon d'après la défaite, réduit en cendres. Ils semblaient réfléchir à la façon d'être en position de pouvoir accéder au droit à la parole et aux moyens plus ou moins bons afin de pouvoir survivre. Ils en parlaient avec espoir et en toute conscience, les bandes de voyous qui faisaient la queue dans les bars populaires avaient au fond d'eux-mêmes la certitude qu'eux seuls s'en sortiraient. Chacun donnait l'impression de cacher ses stratagèmes afin d'y parvenir. »*

N'étant pas incorporé dans l'armée Ango aurait certes pu tout aussi bien s'éloigner de la capitale, et, comme l'avaient déjà fait nombre de citoyens, s'installer dans quelque coin reculé à la campagne afin de se mettre à l'abri. Toutefois, en dépit des dangers qu'il encoure, il préfère rester dans Tôkyô pour demeurer aux premières loges de ce qu'il considère comme un spectacle à ne pas manquer :

*« Tout en craignant de mourir, j'avais sèchement repoussé les conseils des gens qui, par gentillesse, m'avaient proposé de me réfugier à la campagne et j'étais demeuré à Tôkyô. Ce genre de contradictions est la contradiction de ma vie, le destin, [ ... ] À expliquer cela en un mot, ma curiosité à moi était quelque chose d'absurde. Tout en étant un type peureux et craignant la mort, je ne pouvais me refuser l'immense tentation de satisfaire ma curiosité. Je ne maudissais pas du tout la guerre. J'imagine que j'étais de tout le Japon sans doute le plus grand imbécile à s'en amuser. »*

Ango n'hésite pas en effet à mettre sa vie en danger afin de pouvoir suivre la suite des événements en restant dans la capitale en proie à de nombreux incendies. « Moi, j'étais bien au-dessus d'eux en ce qui concernait la curiosité de subsister. J'avais confiance de pouvoir survivre même en restant à Tôkyô. Je pensais y demeurer jusqu'à la fin. » Il s'enfoncera sous terre quand la nécessité se fera sentir, devenant tout comme un animal. « Lorsque la ville sera encerclée par

les troupes ennemies, lorsque qu'on farfouillera jusqu'au fin fond de la terre, à la fin du vacarme de l'enfer, quand le drapeau blanc sera hissé, c'est alors que je sortirai la tête de la terre comme une taupe. » La raison pour laquelle il a l'intention de rester, il l'explique de la manière suivante : « Comme j'étais fasciné par la guerre, je n'avais nullement envie de m'éloigner de son centre. C'était également par curiosité. Différents intérêts me submergeaient, mais le point principal, c'était celle de demeurer, la curiosité de vouloir rester, ces deux raisons-là étaient les plus violentes. » Il y a peut-être quelque chose de morbide dans cette fascination, mais l'auteur, semble vouloir assumer son choix : « Si je mourais, eh bien ! tant pis, cela en serait fini de moi. » Dans l'idée d'une fin tragique, de la nécessité d'un départ précipité, il accomplit un acte qu'il regrettera plus tard, il se débarrasse de ses manuscrits, imaginant que dans les derniers moments il sera dans l'obligation de fuir les mains vides : « Je brûlais tous les romans que j'avais commencé à écrire, c'est pour cette raison que je fus très ennuyé par la suite mais comme je m'imaginais alors que je me retrouverais dans une situation telle qu'il me serait impossible d'écrire durant les dix ans à venir, je me disais qu'il valait mieux les brûler. [ ... ] et je pensais ainsi pouvoir m'enfuir légèrement. » La principale cause de son incapacité à mener à bien le travail pour lequel il était payé : « En gros, en raison de l'esprit de cette guerre, il m'était impossible d'accomplir cette tâche. Moi, qui avais jeté les manuscrits que j'avais commencé à écrire, moi-même exprimais mon âme. » À cette époque de sa vie Sakaguchi fréquente de temps à autre une femme lascive à l'esprit frivole dont « le délabrement de son âme jurait avec les beaux vêtements qu'elle portait ». Il s'agit d'une relation curieuse unissant parfois ces deux êtres qui n'ont pas grand-chose à partager en commun. « De par ma nature, j'étais quant à moi l'un de ces parfaits imbéciles, le plus placide des idiots. J'avais des rendez-vous galants avec une femme. Je lui parlais des choses de l'amour. » Il se juge sévèrement : « Je n'étais seulement qu'un esprit diabolique qui s'ennuyait, se plongeait dans le jeu de go, s'absorbait dans la lecture, qui de temps à autre regardait le sourire dénué d'émulation de cette femme, s'amusait seulement de la chair et s'adonnait aux plaisirs. » Toutefois, dans ce texte à caractère autobiographique, il n'est pas uniquement question de son expérience et des affres qu'il subit à pouvoir écrire un scénario. En effet l'auteur, tout en brossant un aperçu de la situation de Tôkyô dans ces moments tragiques, formule diverses réflexions au sujet de la vie et de l'homme en général. Il dépeint l'attitude stoïque de ses concitoyens qui, acculés à survivre dans une situation des plus précaires, et qui menacés de périr à tout moment dans les flammes, mènent une existence misérable dénuée de toute velléité de révolte.

' 3 DUP L GHV GHX [ P IQH FIQT FHQW DQV GH GHXU KIMRILH FHWGRUV GH FHWH JXHUH TXH GHV  
 -DSRQDLY RQW ptp GHV SOXV SDFLITXHV GHV SOXV SDIMEGHV ,OV DUUYDIHQW j VH QRXUULU WRXV  
 SRXYDIHQW JDJQHU GH ODUJHQWHQ WUDYDIQDQW IQQ \ DYDIW SUDWETXHP HQW SDV G DJHQW GH SROFH  
 VHXOV QH UHWDIHQWTXH GH GpFRP EUHV ODIWpV SDU GHV IQFHQGLHV 6LORQ pWDIWHQ IXIWH IQQ \ DYDIW  
 DXFXQH FUDIQH GH VH IDILH DUUWHU EDU WRXW GH P RQGH SRUDDW GHV YrWHP HQW IGHQWETXHV HW  
 IQQ H [LWDLWDXFXQH SRWIEIQWp GH IDILH GH GIMQFWIRO HQWH GHV JHQV /RUVGX UHWXUGX WUDYDIQGH  
 QXIW P DUFKHU j GHV KHXLHV IQGXHV QpWDIW SOXV FRQVIGpUp FRP P H DQRUP DO HW IQQ \ DYDIW SDV



*à s'inquiéter d'être poursuivi par la lumière d'une lampe de poche. Tout en étant équipé contre les méfaits des malfrats il n'y avait pratiquement aucun vol, ni meurtre, ni brigandage. Et alors, les gens étaient-ils plus satisfaits ? C'est à dire, que nous, nous n'étions que des imbéciles heureux, nous vivions dans une paix vaine mais nous n'étions pas des êtres humains. »*

En raison du dénuement dans lequel se trouvent les Japonais, et ceci malgré l'absence de force de police et de leurs auxiliaires, dans ce pays placé sous un régime niant toute liberté, la société japonaise a pris une couleur terne, toute vie, lui semble-t-il, a disparu :

*« Concernant la criminalité, un ordre parfait avait été instauré. La fièvre patriotique devenait de plus en plus intense, elle donnait l'impression de bouillir. Mais quelle beauté vide ! Ma maison avait brûlé, des milliers, des dizaines de milliers de maisons avaient été incendiées mais, sans ressentir de tristesse, les gens fouillaient les décombres. Ils ne se retournaient plus sur les cadavres qui gisaient sur les bas-côtés. Ils ne ressentaient pas plus de peine dans leur cœur que s'il se serait agi de cadavres de souris. Leur cœur était de cette façon anesthésié, ils gardaient leur calme, tout comme s'ils faisaient partie de l'engeance des démons. Ils arrivaient à se nourrir et, dans les moments où ils se retrouvaient démunis de tout, ils ne devenaient ni voleurs ni brigands. »*

Si les Japonais restent stoïques devant la pénurie alimentaire, le danger, la vie dans les décombres, la mort, sans se révolter, Ango dénonce ce qui fait d'eux des êtres insensibles, habitués à supporter le pire. « C'était simplement la tranquillité d'une morale respectée, un vide, une insignifiance, le bonheur de l'homme ne se trouvait pas là, l'existence de l'homme n'y avait pas sa place. L'humain lui-même était absent. » La vie n'est plus la vie, elle est atrophiée. Il juge négativement cette période durant laquelle la population semble comme inerte, anéantie, annihilée, et respectueuse des ordres et du bien d'autrui. Il voit ceci comme un retour aux temps passés, une régression.

Enfin, quelque temps avant que le Japon ne subisse la violence meurtrière des bombes de Hiroshima et de Nagasaki, Ango réussit à rédiger quelques pages :

*« Vers la mi-juin, alors que Tôkyô était devenu un immense brasier, prenant mon courage à deux mains, j'ai écrit le scénario du Fleuve jaune. Cela en portait uniquement le titre, car en réalité il s'agissait plutôt d'un argument de scénario. C'est ainsi qu'après avoir lu en plus de six mois des dizaines de livres j'avais rapidement rempli vingt pages. Évidemment, j'ai accompli cela en une nuit. J'avais certes réussi à éviter la conscription, mais afin de pouvoir l'éviter, combien de souffrances avais-je donc supporté, durant ces six mois ! Et rien qu'à voir dans le journal le label des publicités de la société Nihei, cela me donne mal au cœur. »*



Notes :

- 1 - 「悪魔の退屈」 publié pour la première fois dans la revue 「太平」 (Showa 21).
- 2 - 「くうたら戦記」 publié pour la première fois dans la revue 文芸展望」 Showa 21).
- 3 - En ce qui concerne Sakaguchi Ango et le cinéma, cf. notre article (en japonais) [坂口安吾と映画] , 静修女子大学紀要、 n.4,1997, p. 59-68.
- 4 - Il narre la même période de sa vie dans「映画の思い」(1946).cf. notre traduction en français : Sapporo International University, N.5, 1998, p165-188.
- 5 - Notre traduction pour les passages cités.
- 6 - 「くうたら戦記」 *op. cit.*, publié dans 「文化展望」 en 1946.
- 7 - Couleur du papier informant la conscription du destinataire.
- 8 - 「故郷」, publié en 1941. pour la traduction française, cf. Journal of Sapporo International University, March 2016, p. 101-113. (Notre traduction)